

Franck Balandier
**Le Silence
des rails**

roman

« Si je sors libre de cet enfer,
personne ne me croira. »



Flammariion

Le Silence des rails

*Franck
Balandier*



Alsace, 1942.

Parce qu'il est homosexuel, le jeune Étienne est envoyé dans l'unique camp de la mort installé en territoire français annexé.

Parce qu'il est homosexuel, il porte le triangle rose, insigne de son infamie, sur son pyjama de prisonnier.

S'il sort vivant et libre de cet enfer, personne ne le croira, c'est sûr.

Franck Balandier est né en 1952 à Paris. Il est l'auteur de trois romans.

Flammarion

Extrait de la publication

Le Silence des rails

DU MÊME AUTEUR

Ankylose, roman, Le Serpent à plumes, 2005.

L'Homme à la voiture rouge, roman, Fayard, 2000.

Les Nuits périphériques, roman, Michel de Maule,
1988.

Franck Balandier

Le Silence des rails

roman

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 2014.

ISBN : 978-2-0813-3343-7

Ce livre est une fiction qui s'inscrit dans un contexte historique réel. Certains personnages ont existé. D'autres non.

À mon père.

*Malheur à celui qui rêve :
le réveil est la pire des souffrances.*

Primo LEVI

GÉNUFLEXION

Paris, 18 novembre 1918, gare de l'Est

Je crois qu'il y a des drapeaux. Beaucoup de drapeaux avec des mains au bout. Des mains qui bougent, et des cris. Des musiques. Je crois qu'il y a une gare et des trains. Et aussi des soldats qui reviennent. Et des filles qui s'accrochent à leur cou.

Je crois que je ne suis pas encore né. Je ne saurais tarder. C'est une question de secondes, de compte à rebours. Ma mère gargouille dans les coins. Mortes-eaux.

Bientôt, elle reste seule, sur le quai. Plus de trains. Plus de soldats qui reviennent. Plus de drapeaux. Plus rien. Le silence des rails. Le silence. Et ma mère qui pleure en regardant vers l'est.

Mon père disparu. J'apprends déjà à me passer de lui. Le chagrin des enfants.

Je crois qu'il y a des chapeaux qui se penchent. Des moustaches et des lèvres pincées, sur moi congestionné entre les cuisses de Maman. Maman fait ce qu'elle peut. Elle pousse en désordre sur la voie A. Elle finit par m'abandonner là, au milieu des enguelures. Elle n'a plus le courage. Trop difficile la vie. Elle se laisse aller. Que je vive. Elle dit ça, elle. Et que je m'appelle Étienne. Comme mon père. Je suis fier, déjà, de me prénommer ainsi, sur la voie A du quai 21, le 18 novembre 1918.

Dans les rues, il y a des gens, je veux dire des gars et des filles qui dansent, bas filés et guêtres avachies, enfin des gens heureux que tout cela soit fini, les tranchées, les gaz énervants, la grande boucherie, des gens qui s'embrassent sous les lampions, la grippe espagnole, et toutes les trépanations, et même des poètes qui meurent dans les bras de Maman. Dans les rues, il y a des livres d'histoire qui se rappellent de batailles et de morts pour la gloire, mais pas de ma naissance.

Quand j'ouvre les yeux, il est déjà trop tard. Terrible de naître après une guerre. Terrible. Maman plus là. Maman finie. Personne.

Je ne vous raconte pas les orphelinats. De la brique et des flaques d'eau dégoûtantes. Tout ça. Les punitions. Tout commence ainsi. Sous les couvertures. Je ne sais même plus l'âge que j'ai. Et la nuit que c'est. Un peu plus tard. Les cochonneries d'entre les draps. En pensant à Maman.

Donc, Maman. La lumière du dortoir. Je me tripote doucement en appelant des images vicieuses aperçues dans le catalogue de la manufacture d'Armes et Cycles de Saint-Étienne¹. C'est pour elle, ma mère, l'appel

1. On peut difficilement imaginer ce que représentait, pour des générations entières d'adolescents, le catalogue de la manufacture d'Armes et Cycles de Saint-Étienne. Ce qu'il fallait d'imagination pour s'y rassasier. On s'y improvisait, tour à tour, pêcheur, chasseur, aventurier, couturière, jardinier,

de mes mains, cette jouissance nouvelle à me caresser, à frotter mon sexe déjà dur sur la toile rêche, à la penser si fort, si grand, que je me mets à gémir doucement, mes dents enfoncées dans le traversin, surtout ne pas crier, seulement gémir, gémir, oh tes cuisses ouvertes, Maman, comme la dame du catalogue, Diane chasserresse à l'affût d'une proie, page 237, tout habillée de vert, son regard sévère, le fusil entre les jambes, cette posture obscène qui m'invite à cracher dans le creux de ma paume, une offrande, Maman, un calice dans lequel j'aimerais te voir boire, me sécher, pas le temps, j'entends dans une autre vie, une autre nuit, la voix ironique du surveillant Blachas qui m'ordonne de me lever sans bruit, de le suivre, que je vais être puni, que ce n'est pas bien, que je suis un sale petit vicieux, voilà, ce sont les mots exacts qu'il emploie tout en me conduisant jusqu'à son poste de garde.

Arrivé là, il s'agenouille devant moi, me saisit le sexe délicatement et le porte à sa

cycliste, photographe. On y endossait tous les déguisements.

bouche. Je me laisse faire. Un instant, il s'interrompt, il lève les yeux vers moi, ses yeux sur moi, étonnamment troubles, il me demande si c'est bon, oui c'est bon, il me conseille de cracher là maintenant, entre ses lèvres, que ça va me faire du bien, je lui obéis, il m'avale sans manière avec un petit bruit de déglutition au fond de la gorge.

Je viens de quitter l'orphelinat, j'ai dix-huit ans, mon baccalauréat, et un petit boulot, en attendant mieux, chez un marchand de primeurs. Dans un bal, je rencontre Georgette. Avec Georgette, on danse. Enfin, c'est surtout elle qui danse. Moi, j'essaye. Après, on marche dans les rues. En bas de chez elle, je l'embrasse sur la bouche. J'embrasse une femme pour la première fois. Ça ne me fait rien. Je m'applique. Elle semble contente. C'est le principal.

Georgette est plus âgée que moi. Elle est veuve. Son mari est mort à la guerre. Georgette a de l'appétit et une grosse poitrine. Je me perds entre ses seins. Elle assure que j'ai « le plus bel oiseau du monde ». Son monde à elle forme un triangle figuré par les stations de métro Père-Lachaise,

N° d'édition : L.01ELIN000356.N001
Dépôt légal : février 2014